

L'errance dans le roman québécois

Jean Morency

Numéro 97, printemps 1995

L'errance en littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44320ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morency, J. (1995). L'errance dans le roman québécois. *Québec français*, (97), 81–84.

L'ERRANCE DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS

Les personnages du roman québécois traditionnel se trouvent souvent définis par le rapport qu'ils entretiennent avec la nature et l'espace américains. On s'entend généralement à diviser ces personnages en deux catégories : les sédentaires et les nomades. Pour les premiers, la nature apparaît comme une menace, ce qui a pour résultat de les enfermer dans une attitude de combat : ils luttent contre la forêt, ils érigent des clôtures, ils tracent des routes, ils posent des bornes ; enfin, bref, ils agissent comme s'ils tentaient de faire du chaos qui les entoure une réalité signifiante. Pour les autres, la nature américaine est acceptée telle qu'elle est ; ils ne cherchent pas à la dominer en la soumettant à des lois géométriques, mais, bien au contraire, ils aspirent à s'y fondre, à s'y perdre, lancés qu'ils sont dans la quête d'une nouvelle identité.

PAR JEAN MORENCY *

Deux attitudes paradigmatiques du roman québécois se trouvent ainsi définies : d'une part, une attitude impériale ou prométhéenne, qui est celle du personnage qui se dresse contre la nature ; d'autre part, une attitude vagabonde, dionysiaque, qui est celle du personnage qui se tourne vers la nature pour se lancer dans une errance sans fin. La fortune littéraire de cette deuxième attitude mérite qu'on s'y attarde quelque peu.

Une littérature de l'errance

Historiquement, un malaise semble hanter la conscience canadienne, puis québécoise, dans son rapport au continent américain. Déjà, la société qui se constitue en Nouvelle-France aux XVII^e et XVIII^e siècles est caractérisée par une certaine ambivalence à l'égard de sa destinée continentale, comme en témoigne son organisation de l'espace américain, tiraillé entre l'ordre géométrique imposé au terroir laurentien et l'expansion presque infinie de l'empire français. Ce malaise se serait amplifié avec la Conquête de 1759-1760, qui permet à la Grande-Bretagne et aux marchands anglais de s'approprier l'hinterland américain, puis avec l'affirmation progressive de l'idéologie ultramontaine à partir de 1840 environ, qui insiste sur l'attachement au terroir et à la tradition dans sa lutte désespérée contre le mirage américain et l'exode de la population aux États-Unis. Selon la vision

traditionnelle, l'Amérique serait ainsi devenue progressive-ment, sinon interdite, du moins étrangère et menaçante.

Quoi qu'il en soit, l'Amérique a toujours exercé une grande fascination sur la population en général et sur de nombreux écrivains, comme l'a démontré Guildo Rousseau dans son ouvrage intitulé *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*. Selon Rousseau, « le décor et le milieu nord-américains ont produit dans l'âme canadienne-française un phénomène de cristallisation sans égal. Même nos échecs, reliés de près ou de loin à notre présence sur ce continent, engendrent des répercussions dont nous ressentons encore les effets ² ».

Ainsi, dans l'histoire littéraire du Québec, nombreux sont les écrivains qui ont accordé un rôle important au thème de l'errance et à l'espace américain dans leurs romans. Qu'on pense ici, pour n'en mentionner que quelques-uns, à Joseph-Charles Taché et à *Forestiers et voyageurs* (1863), véritable prototype du genre, à Louis Hémon et à *Maria Chapdelaine* (1916), qui met en scène la figure inoubliable du nomade François Paradis, à Léo-Paul Desrosiers et aux romans *Nord-Sud* (1931) et *Les engagés du Grand Portage* (1938), à M^{gr} Félix-Antoine Savard et son *Menaud, maître-draveur*, cette vaste rêverie sur notre destinée spatiale et continentale, ou encore à Gabrielle Roy qui, dans *La montagne secrète* (1960), nous donne sous les traits douloureux de l'artiste

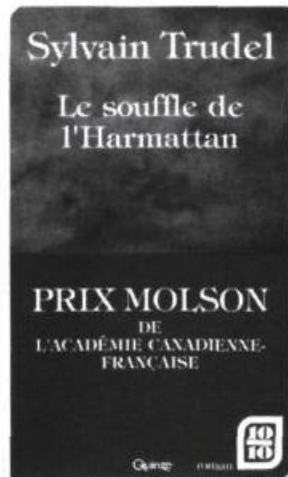


Pierre Cadourai, une des figures romanesques exprimant le mieux le thème de l'errance. Ce thème est par ailleurs omniprésent dans l'œuvre de Gabrielle Roy, notamment dans *La route d'Altamont* (1966), *De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?* (1979) et *La détresse et l'enchantement* (1984).

La thématique de l'errance rejoint en effet la fascination devant l'espace américain, fascination qui était déjà inscrite dans les textes issus du régime français, notamment dans les récits de voyage et les *Relations* des jésuites. On retrouvera la même fascination dans *La légende d'un peuple* de Louis Fréchette, dont la publication remonte à 1887, ou dans *Cavalier de La Salle* de Maurice Constantin-Weyer (1927). Mais c'est avec *Né à Québec*, d'Alain Grandbois, une biographie romancée de l'explorateur Louis Jolliet qui paraît en 1933, que le thème de l'errance devient constitutif de la modernité littéraire³. En effet, il apparaît assez significatif de noter que Grandbois, qu'on associe volontiers à la modernité, se soit intéressé à la figure historique de Louis Jolliet et, à travers celle-ci, au mythe de la Nouvelle-France, qui transparait çà et là dans *Né à Québec*. Tout se passe comme si, au moment même où la littérature canadienne-française accède à la modernité, le recours au mythe de l'Amérique française et au thème de l'errance se faisait tout à coup pressant.

Certains romans de l'errance fournissent d'ailleurs l'occasion de questionner le modèle étatsunien, tant d'un point social qu'économique ou culturel; c'est le cas de *Jean Rivard, le défricheur* (1862) et de *Jean Rivard, économiste* (1864) d'Antoine Gérin-Lajoie, de *Jeanne la fileuse* (1878) d'Honoré Beaugrand, de *Trente arpents* (1938) de Ringuet, ou de *L'élan d'Amérique* (1972) d'André Langevin. On peut aussi penser, plus près de nous, à *La première personne* (1980) de Pierre Turgeon, à *Une histoire américaine* (1986) de Jacques Godbout, au *Premier mouvement* (1987) de Jacques Marchand ou à *Copies conformes* (1989) de Monique LaRue. Tous ces romans interrogent la réalité américaine en mettant en scène des personnages déracinés, privés d'attaches et lancés dans l'espace américain.

La thématique de l'errance est aussi perceptible dans les nombreux récits gravitant autour de la figure de l'étranger,



comme dans *Le Survenant* (1945) de Germaine Guèvremont, *Le dompteur d'ours* (1951) d'Yves Thériault ou *Les fous de Bassan* (1982) d'Anne Hébert. De Louis Gauthier (*Voyage en Irlande avec un parapluie*, 1984) à Lise Tremblay (*La pêche blanche*, 1994), on n'en finirait plus de nommer les auteurs ayant consacré des œuvres au thème de l'errance sous toutes ses formes: pensons à Claude Jasmin (*Éthel et le terroriste*, 1964), à Louis Caron (*L'emmitoufflé*, 1977), à Robert Lalonde (*Sept lacs plus au nord*, 1993), ou à Louis Hamelin (*La rage*, 1989). Intimement liée à la quête de l'identité québécoise, l'errance apparaît comme un des thèmes constitutifs du corpus romanesque québécois. Comment expliquer un tel phénomène?

L'ombre de Kerouac et la réappropriation symbolique du territoire

On peut parfois discerner, dans les romans consacrés à l'errance, l'ombre de l'écrivain américain Jack Kerouac, comme dans *Le voyageur distrait* (1981) de Gilles Archambault et *Volkswagen blues* (1984) de Jacques Poulin. Au cours des années 1970, le romancier beatnik est en effet apparu comme la figure emblématique de la marginalisation du fait français en Amérique, comme le symbole d'une faillite collective. On a projeté allègrement sur Kerouac l'image du perdant, du petit Canadien français dévoré par le monstre américain. Pour Victor-Lévy Beaulieu par exemple, l'écrivain américain apparaît comme « un chroniqueur déchiré dans ses deux pôles d'attraction: le pôle beat et le pôle canadien-français⁴ ». Si « Jack est le meilleur romancier canadien-français de l'impuissance » (p. 231), il s'avère aussi « un coureur de routes comme dans le temps des anciens Canadiens on disait coureur de bois — ce qui signifiait une interminable course-balise, dans l'anarchie de l'instant et dans la beauté du mouvement » (p. 98).

Cette comparaison n'est pas fortuite. Selon Beaulieu, l'Amérique n'a pas toujours rejeté dans ses marges les Canadiens, bien au contraire, puisque ce sont eux qui ont découvert le continent. Au cœur même de la dépossession qui caractérise le personnage de Kerouac, Beaulieu fait ainsi référence au temps des origines, ce qui annonce déjà le mouvement de réappropriation symbolique du continent américain qu'on pourra déceler dans les romans subséquents de l'auteur, mouvement qui se répercute par ailleurs chez de nombreux écrivains québécois, comme Jacques Poulin.

Les visages de l'errance et de l'Amérique française chez VLB et Poulin

Oh Miami Miami Miami, roman de Victor-Lévy Beaulieu paru en 1973, raconte l'errance fantasmatique de Berthold

Victor-Lévy Beaulieu

Oh Miami
Miami
Miami

Roman

Éditions
du jour

Mâchefer, qui a quitté sa petite ville de la Mauricie pour aller recommencer sa vie sous le soleil de Miami. Il y fait la connaissance d'un personnage bizarre, nommé Faux Indien, qui joue auprès de lui un rôle initiatique. Même si ce dernier n'est qu'un Indien de pacotille, il n'en vient pas moins incarner une des grandes réalités de l'Amérique française : celle du métissage et du nomadisme. On sait que tout au long des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, de nombreux Canadiens se sont rendus dans l'Ouest du continent, pour s'y livrer principalement au commerce des fourrures. Ces hommes ont été souvent les premiers à découvrir et à connaître l'arrière-pays, où certains se sont bientôt installés, adoptant un mode de vie assez proche de celui des autochtones, loin du terroir laurentien perçu comme sclérosant. Passionné de petite histoire, Victor-Lévy Beaulieu n'a certes pas manqué d'être attentif à cette réalité.

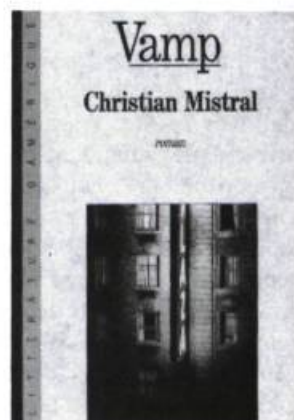
Au cours de ses pérégrinations dans l'Ouest du continent, Faux Indien était tombé « sur un avatar de Dean Moriarty » (p. 319) (un personnage que décrit Kerouac dans *On the Road*), qui s'était avéré, finalement, n'être « qu'un p'tit gars de la Gaspésie écarté en Amérique pour y faire une thèse universitaire sur les utopies religieuses ou quelque chose du genre » (p. 319). Ce personnage, surnommé Dean Moriarty II, constitue en quelque sorte la réincarnation des premiers coureurs de bois (on retrouve toujours, quelque part en Amérique, un Canadien errant, déraciné, qui semble sortir tout droit du mythe de l'Amérique française). En sa compagnie, Faux Indien fait revivre les figures marquantes de la petite histoire canadienne, comme celles de Louis Lavallée, « ce vieux Canadien français élevé par les Ojibways, plus Peau-Rouge que les Peaux-Rouges, et qui vivait dans le lointain Saskatchewan, ignoré du monde, aux limites de la Frontière, dans la sagesse immémoriale de l'homme rouge ! » (p. 320) ou de Jos Beaulieu, « grand chef de la tribu des Couteaux-Jaunes dans le Nord-Ouest, guerrier fabuleux et casanova assez extraordinaire » (*Ibid.*) Faux Indien et Dean Moriarty II caressent même le projet d'écrire un livre sur tous les Canadiens français qui ont adopté le mode de vie amérindien et ont choisi le nomadisme, car « [n]ous étions, et nous sommes toujours d'un pays qui, pour subsister, doit se fondre au paysage » (p. 321). Au centre de ce panthéon imaginaire, on retrouve la figure de Louis Riel, « seul homme de toute l'Amérique française à vouloir et pouvoir créer un nouveau langage et une mythologie à la mesure de son espace et de son temps. Quel grand rêve que celui de cette Amérique française ! De cette Amérique métisse ! Et comme tout s'est rapetissé ! » (p. 325). Pour Faux Indien, il s'avère par conséquent vital de retrouver l'Amérique des commencements, de la recomposer patiemment au moyen du voyage dans l'espace, de la lecture et éventuellement de l'écriture, qui sont autant de formes de l'errance et de la quête.

L'œuvre de Jacques Poulin semble suivre le même cheminement. L'action de son premier roman, *Mon cheval pour un royaume* (1967), se déroulait pour l'essentiel entre les vieux murs de Québec, dans un décor lui-même en marge du continent américain : « J'ai marché toute la journée, seulement à l'intérieur des vieux murs ; depuis un mois, je n'en sors plus. J'ai l'impression que quelque chose a changé,

que les murs se sont resserrés autour du Vieux-Québec⁵ ». Dans *Le cœur de la baleine bleue*, qui paraît en 1970 (soit deux ans avant le *Jack Kerouac* de Beaulieu), le personnage principal du roman s'écrie : « Je ne me sens pas Américain ! [...] Je ne me sens pas citoyen de l'Amérique⁶ ». Faut-il s'en étonner, l'image du rejet joue un rôle central dans ce troisième roman de Jacques Poulin : non seulement le personnage de Noël, à qui on a transplanté le cœur d'une jeune fille, vit-il dans l'angoisse du rejet, mais c'est aussi toute l'Amérique qui le rejette et le confine dans les murs du Vieux-Québec. Un peu comme le Jack Kerouac de Beaulieu, le personnage mis en scène par Poulin est repoussé dans les marges du continent américain. D'où cette longue tentative de réappropriation du continent qui va caractériser les trois romans subséquents de Poulin et qui rappelle, de toute évidence, l'entreprise de Beaulieu. Ainsi, dans *Faites de beaux rêves* (1974), Poulin situe l'action de son roman loin des murs protecteurs de Québec, autour du circuit de course automobile du Mont-Tremblant, dans un décor qui laisse place au développement du thème de l'errance. L'univers décrit s'avère plus typiquement « américain » : c'est celui de la course automobile, de ses héros (les pilotes, américains pour la plupart) et de ses vagabonds (les spectateurs, qui se déplacent dans des roulottes, à la façon des premiers pionniers).

Avec *Les grandes marées* (1978), le thème de l'errance s'inscrit dans une vaste réflexion sur l'écriture en Amérique. On retrouve en effet dans ce roman un personnage assez insolite, nommé l'Auteur, qui rêve d'écrire le « grand roman de l'Amérique⁷ ». On le voit, chez Poulin comme chez Beaulieu, les Canadiens français en arrivent à occuper une place privilégiée, idéalisée, en Amérique. Non seulement ils ont été les premiers nomades à se perdre et à se fondre dans les espaces infinis du continent, mais ils seraient aussi les mieux placés pour écrire le grand roman de l'Amérique ! On retrouve d'ailleurs la même ambition chez Lise Tremblay qui déclarait récemment : « Ce que je veux, ce dont je rêve, c'est de devenir un grand écrivain américain, d'écrire le roman ultime américain. Mais au fond c'est toujours le même livre qu'on écrit⁸ ».

Le roman subséquent de Poulin, *Volkswagen Blues*, publié en 1984, se déroule en grande partie dans l'Ouest américain, sur la piste de l'Oregon. Deux personnages, l'écri-



vain québécois Jack Waterman et Pitsémine dite la Grande Sauterelle, une jeune Métisse, y sont lancés à la recherche de Théo, le frère aîné de Jack, disparu depuis *Faites de beaux rêves*. Tout au long de leur odyssée, qui se déroule dans l'espace évanescence séparant Gaspé de San Francisco, les deux personnages fouillent le passé américain, soit en visitant des musées et des sites historiques, soit en lisant des livres consacrés à l'exploration de l'Amérique : si Jack est attentif aux traces laissées par la présence française, la Grande Sauterelle s'intéresse surtout aux vestiges de la civilisation amérindienne. Leur voyage dans l'espace se transforme ainsi progressivement en un voyage dans le temps, dans la mémoire des livres. On retrouve ainsi, dans le roman de Poulin, la même réappropriation symbolique du passé que l'on a pu constater chez Victor-Lévy Beaulieu. C'est par la mémoire que le temps du mythe se trouve réintégré et recomposé. Comme Faux Indien, Jack Waterman et la Grande Sauterelle tentent de recréer le temps des origines : autant celui des Indiens que celui des coureurs de bois et des voyageurs. L'errance devient ainsi, peu à peu, une expérience intérieure.

L'errance intérieure d'une génération

Pour les écrivains nés aux alentours de 1960, l'errance semble vécue sur un mode intérieur et traduit la dépossession d'une génération tout entière. On peut ici mentionner trois romans qui ont connu un certain retentissement : *Le souffle de l'Harmattan* (1986) de Sylvain Trudel, *Vamp* (1988) de Christian Mistral et *La rage* (1989) de Louis Hamelin.

Dans *Le souffle de l'Harmattan*, les deux enfants qui constituent les personnages principaux sont des orphelins qui comprennent confusément que « l'intérieur des hommes sans racines est tapissé d'Exil⁹ » et qui en viennent à rejeter le monde des adultes, associé au mensonge et à l'hypocrisie, à valoriser leur condition d'exilés sur la terre et à partir en quête de leur propre Exil, sur les traces de deux figures qui deviennent vite emblématiques : l'explorateur Roald Amundsen et l'écrivain Alexandre Soljenitsyne. L'histoire d'une amitié, cette fois entre deux jeunes adultes, structure aussi le roman de Christian Mistral, qui se veut le constat de la génération « vamp » (celle qui suit, en la vampirisant, la génération du « baby boom ») et de ses errances dans la ville de Montréal, hissée au rang de personnage. Dans *La rage*, Louis Hamelin dresse lui aussi le bilan d'une génération, cette fois dans l'univers de la « frontière » québécoise, à la limite de la plaine cultivée et du pays sauvage que symbolisent les premières collines du Bouclier canadien.

C'est sur cette frontière que prend naissance l'amitié entre Édouard, un jeune biologiste sans emploi, et Johnny, le fils délinquant d'un cultivateur de Mirabel que le gouvernement fédéral a exproprié de ses terres. Tous deux se rejoignent dans la même dépossession, en marge de toute action concertée visant à transformer la société : Édouard est un jeune chômeur, diplômé en biologie, qui « squatte » un chalet appartenant à un potentat local et qui rêve d'un affrontement hypothétique avec ce dernier, tandis que Johnny est un passionné de moto qui n'aspire qu'à retourner en Colombie-Britannique pour y planter des arbres et tourner le dos à son Québec natal, soumis au pouvoir abusif des politiciens et des

bureaucrates fédéraux. Tenus à l'écart du tissu social et coupés de la lignée familiale, Johnny et Édouard vivent en marge de la vie et s'inventent des histoires et des royaumes fabuleux. Le premier rêve de partir vers les grands espaces du continent américain, que ce soit dans l'Ouest ou au Mexique, tandis que le second imagine qu'il est le roi Édouard IX, souverain des basses Laurentides.

On retrouve de plus, tant chez Trudel que chez Mistral et Hamelin, la conviction de vivre non pas quelque part en marge de l'Amérique, mais en plein cœur du continent, ou à tout le moins sur une de ses artères vitales. L'espace américain structure ainsi en grande partie l'espace romanesque du *Souffle de l'Harmattan*, depuis les contrées évanescences du Nord que les deux enfants cherchent à rejoindre pour « voir ce qui existe » (p. 57), jusqu'à la voie maritime qui unit le Saint-Laurent aux Grands Lacs, qui devient l'image de la reproduction et de la fécondité. Dans *Vamp*, la ville de Montréal, de par sa situation géographique, figure la voie d'accès au continent américain : « Ses bras humides des eaux fluviales formaient l'arche hospitalière qui servait de porte à l'Amérique¹⁰ ». Au cours d'une virée mémorable qui rappelle les nuits les plus folles vécues par Jack Kerouac et sa bande, le poète Christian trace sur le sol, à la demande de ses compagnons d'un soir, cette inscription : « Perdus en Amérique, nous étions ici dans la grande nuit blanche ! » (p. 270). Dans *La rage*, l'espace américain se trouve sans cesse évoqué, que ce soit au moyen du thème de la frontière ou par le biais de la mythologie de l'Ouest : « En un sens, il me semble que l'avenir nous appartient, Johnny. Et les grands espaces aussi. C'est même la seule chose qui nous appartienne. L'avenir qui débouche sur l'espace. On a seulement quelques vieux gardiens de troupeau, quelques vieux gauchos récupérés, quelques vieux poseurs de poteaux et de pancartes, quelques vieux cow-boys sédentarisés à bousculer pour apprendre la liberté¹¹ ».

Avec Sylvain Trudel, Christian Mistral et surtout Louis Hamelin, le thème de l'errance prend une coloration nouvelle, sans cesser pourtant de s'inscrire dans une tradition littéraire maintenant bien ancrée, du moins si l'on peut concevoir un tel paradoxe !

* Jean Morency est l'auteur de l'essai *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin, Nuit Blanche* Éditeur, Québec, 1994, 258 p. Voir compte rendu p. 11.

NOTES

1. Guildo Rousseau, *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1981, p. 11.
2. En effet, la parution de *Né à Québec* précède d'un an la publication des fameux *Poèmes d'Hankéou* de Grandbois. On sait que l'histoire littéraire associe presque invariablement ce recueil à la fondation de la revue *La Relève* et à la publication des *Demi-civilisés*, de Jean-Charles Harvey, dans le but d'illustrer l'avènement de la modernité au Québec.
3. Victor-Lévy Beaulieu, *Jack Kerouac. Essai-poulet*, Montréal, Éditions du Jour, 1972, p. 228.
4. Jacques Poulin, *Mon cheval pour un royaume*, Montréal, Leméac, 1987, p. 37.
5. Jacques Poulin, *Le cœur de la baleine bleue*, Montréal, Leméac, 1987, p. 62.
6. Jacques Poulin, *Les grandes marées*, Montréal, BQ, 1990, p. 175.
7. Marie-Claire Girard, « Le roman du fjord », *Le Devoir*, 12-13 novembre 1994, p. D-27.
8. Sylvain Trudel, *Le souffle de l'Harmattan*, Montréal, Quinze, 1986, p. 19.
9. Christian Mistral, *Vamp*, Montréal, Québec/Amérique, 1988, p. 17.
10. Louis Hamelin, *La rage*, Montréal, Québec/Amérique, 1989, p. 128-129.